



Revue en ligne *Camænae*

<https://www.saprat.fr/instrumenta/revues/revue-en-ligne-camænae/>

ISSN 2102-5541

Numéro 34, octobre 2025

LATIN DU MOYEN ÂGE, LATIN DE L'ÉPOQUE MODERNE ET ENSEIGNEMENT

sous la direction de Lucie Claire, Anne-Hélène Klinger-Dollé,

Alice Lamy, François Ploton-Nicollet

actes du VII^e congrès de la Société d'Études Médio- et Néo-latines (SEMEN-L)

tenu à l'Université Toulouse – Jean Jaurès du 13 au 16 mars 2024



Illustration : Térence publié par Grüninger à Strasbourg (1496), exemplaire de la Bibliothèque humaniste de Sélestat.

Pour citer cet article :

Marie JEANNOT-TIROLE, « Sapidus dans la *Sylva epistolaris seu Barba*. La résurgence du pédagogue derrière le poète », *Latin du Moyen Âge, latin de l'époque moderne et enseignement* (dir. L. Claire, A.-H. Klinger-Dollé, A. Lamy, F. Ploton-Nicollet), *Camænae*, 34, octobre 2025.



Latin du Moyen Âge, latin de l'époque moderne et enseignement, revue *Camænae* n° 34 © 2025 by L. Claire, A.-H. Klinger-Dollé, A. Lamy, F. Ploton-Nicollet is licensed under CC BY-NC-ND 4.0

Marie JEANNOT-TIROLE

SAPIDUS DANS LA *SYLVA EPISTOLARIS SEU BARBA*. LA RÉSURGENCE DU PÉDAGOGUE DERRIÈRE LE POÈTE

Les intentions conscientes d'un auteur ne sont pas le seul moteur de son écriture. Les tics de langage, les habitudes de pensée et le contexte dans lequel il baigne sont autant de facteurs qui peuvent influer lors de l'acte de création. Dans le cas de la *Sylva epistolaris seu Barba* de Sapidus, un poème détaché de toute dimension scolaire, notre étude de l'œuvre a rapidement montré des liens forts avec les habitudes pédagogiques humanistes¹. Nous verrons ainsi comment la nature de pédagogue de Sapidus ne cesse de rejoindre derrière sa plume de poète.

SAPIDUS, PÉDAGOGUE ET POÈTE

Un pédagogue reconnu comme tel

L'Alsacien Ioannes Sapidus (1490-1561) est souvent cité comme directeur de l'école latine de Sélestat puis professeur à Strasbourg. Il mena en effet l'école de Sélestat à son apogée entre 1511 et 1525², avant de poursuivre sa carrière dans la ville réformée de Strasbourg. Là, il occupa successivement les fonctions de directeur de l'école latine des Dominicains (1526-1538), d'enseignant au sein du tout nouveau Gymnase (1538-1540), puis de professeur de poésie (1540-après 1547). À sa mort en 1561, le Gymnase tout entier rendit hommage à son ancien professeur³. On y loua les mérites de Sapidus dans les écoles (*in Scholas merita*), incarnés par les excellents disciples qu'il forma durant sa carrière⁴.

Le poète Sapidus

En dehors de ses fonctions académiques, Sapidus fut un poète reconnu et apprécié dans les cercles rhénans. Alors qu'il avait à peine vingt ans, la poésie de Sapidus recevait déjà les louanges du *præceptor Germaniae*, Jacob Wimpfeling⁵. À la même période, le futur réformateur Martin Bucer ne tarissait pas non plus d'éloges à son égard⁶. Sa rencontre avec Érasme lui permit de gagner en visibilité à travers l'Europe, lorsque certains de ses poèmes furent publiés

¹ Nous réalisons l'étude intégrale de l'œuvre dans notre thèse de doctorat : M. Jeannot-Tirole, *Un poème humaniste né de l'héritage antique : la Sylva epistolaris seu Barba de Ioannes Sapidus (1490-1561)*, dir. J. Hirstein, Université de Strasbourg, soutenance prévue en 2026. Le contenu de cet article synthétise une partie de nos premiers résultats qui pourra être retrouvée de manière identique ou retravaillée au sein de notre thèse.

² Sapidus fut lui-même élève de l'école latine de Sélestat. Après avoir obtenu ses grades universitaires à Paris, en 1508, il retourna dans sa ville natale comme assistant de son ancien maître Jérôme Gebwiler. Il occupa ensuite la direction de l'école à partir de 1511.

³ L'éloge funèbre de Sapidus fut prononcé par Johann Marbach, doyen du chapitre Saint-Thomas, devant une assemblée composée des professeurs et élèves du Gymnase, où avait enseigné Sapidus, comme l'indiquent les premières lignes de l'édition imprimée qui nous en a conservé le texte : *Ioannes Marbachius [...] Professoribus, præceptoribus, ac Scholasticis nostri Gymnasii s<alutem dicit>* (« Johann Marbach [...] adresse son salut aux professeurs, aux maîtres et aux élèves de notre Gymnase »). Cf. Johann Marbach et Kaspar Grasperger, *Ioannis Marbachii S. Theologiae Doctoris, ac collegii Thomensis Decani, consolatio funebris. Item, Adiecta est elegia studiosi adolescentis*, Strasbourg, 1561 (VD16 ZV 18288), fol. aiir.

⁴ Il est assez frappant de constater que sa carrière poétique n'est pas évoquée. La seule mention de la poésie faite par Marbach survient pour louer l'enseignement que Sapidus donna lorsqu'il occupait la chaire de poésie.

⁵ *Contra turpem Libellum Philomusi...*, Heidelberg, Jakob Stadelberger, 1510 (VD16 W 3349) et l'édition moderne : Y. Delègue, *Théologie et poésie ou la parole de vérité : La querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpfeling, 1500-1510*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 131.

⁶ *Correspondance de Martin Bucer*, éd. J. Rott, Leyde, Brill, 1979, t. 1, p. 2, l. 13-16.

en lien avec le prince des humanistes. Ainsi, son nom fut parfois connu au-delà des seuls cercles rhénans.

Sapidus jouit d'une longue carrière poétique : de 1510 à sa mort, nous lui connaissons au moins 241 poèmes, soit plus de 4000 vers. Pourtant, au sein des éditions imprimées qui nous les ont conservés, nous relevons la rareté des publications personnelles : seul le recueil des *Epigrammata* (1520) faisait de Sapidus l'auteur majeur de l'imprimé. Pour son second recueil, les *Epitaphia* (1542)⁷ ainsi que pour son plus long poème, la *Sylua epistolaris seu Barba* (1526/1534)⁸, son travail est une œuvre secondaire dans une publication partagée. Quant au reste des poèmes, ils étaient intégrés à des recueils collectifs ou à des publications tierces. C'est donc presque toujours de manière annexe que ses contemporains accédaient à ses compositions. C'est sans doute cette particularité de la production poétique de Sapidus qui explique que ses œuvres ont été longtemps éclipsées par sa brillante carrière de pédagogue : on cite d'abord Sapidus comme professeur, sans toujours savoir qu'il fut également poète.

Une poésie parfois au service de sa pédagogie…

Contrairement à bien des humanistes, Sapidus ne publia jamais d'ouvrage pédagogique ni d'édition ou de traduction à vocation scolaire⁹. Pour autant, certaines de ses œuvres témoignent de l'utilisation de ses talents poétiques dans sa classe : il composa des épigrammes pour ses élèves, dont une partie nous a été conservée au sein des *Epigrammata*¹⁰. Un document manuscrit de la même période atteste également d'une traduction latine d'épigrammes grecques, en contexte scolaire toujours¹¹. En 1538, il écrivit enfin l'*Anabion siue Lazarus rediuius*, sa seule pièce de théâtre, pour la faire représenter par ses élèves lors de l'inauguration du Gymnase. Sa plume fut ainsi plusieurs fois mise au service de son enseignement pour offrir des modèles d'écriture et des supports de travail.

La poésie occupait aussi une place dans les travaux de ses élèves. Ces derniers s'exerçaient à composer sur des thématiques littéraires contemporaines : nous savons grâce à Beatus Rhenanus que Sapidus leur demandait de composer des vers, des dialogues et des comédies contre Édouard Lee lors de sa querelle avec Érasme en 1520¹². Dès lors, la mention des élèves de Sapidus dans les *Lettres des hommes obscurs* peut aussi laisser penser à une implication de leur part dans l'affaire Reuchlin¹³. Malheureusement, ces corpus d'exercices scolaires n'ont pas été conservés.

... mais essentiellement détachée du milieu scolaire

Les autres œuvres poétiques de Sapidus, soit l'essentiel de son corpus, relèvent d'une activité poétique personnelle, détachée de son rôle de pédagogue. La *Sylua epistolaris seu Barba* appartient à la poésie de circonstance, en tant qu'épître en vers envoyée à son ami Paul Volz.

⁷ *Ioann. Strumii et gymnasii Agentoratensis luctus ad Ioachimum Camerarium. Ioannis Sapidi epitaphia...*, Strasbourg, Wendelin Rihel l'aîné, 1542 (VD16 S 9949).

⁸ La *Sylua* a été ajoutée au *Pro sacerdotum barbis* de Valeriano « pour sa parenté de sujet ». Pour plus de détails sur ce point, voir M. Jeannot-Tirole, « Un poème humaniste né de l'héritage antique : la *Sylua epistolaris seu Barba* de Ioannes Sapidus (1490-1561) », *Regards sur la perception : de l'expérience au linguistique*, éd. A. Kananovich, R. Y. Belem, C. Lacassain, F. Marsac, B. Vaxelaire et G. Kleiber, Mons, Éditions du CIPA, 2025, p. 209-224.

⁹ Nous savons que Sapidus prit part au projet de publication bâloise de Jérôme dans les années 1512, mais aucune mention de lui n'est faite dans l'ouvrage, si bien que son aide dut être ponctuelle.

¹⁰ M.-O. Burckel, « Les *Epigrammata* (1520) de Johann Sapidus », *Annuaire des Amis de la Bibliothèque Humaniste de Sélestat* (désormais *AABHS*), 67, 2017, p. 26.

¹¹ M. Jeannot-Tirole, « Nouveaux aspects de la biographie de Sapidus : l'apport des archives », *Ioannes Sapidus de Sélestat (1490-1561). Vie et œuvre du poète néo-latin*, éd. J. Hirstein et M. Jeannot-Tirole, Turnhout, Brepols, à paraître.

¹² *Ibidem*.

¹³ *Lettres des hommes obscurs*, trad. J.-C. Saladin, Paris, Les Belles Lettres, p. 401.

Ses conditions d'écriture et de publication indiquent qu'elle n'était pas destinée à un usage scolaire : comme nous l'apprend l'épître dédicatoire, Sapidus avait « effusé plus qu'écrit » (*effusas magis quam scriptas*) le poème huit ans plus tôt¹⁴, en 1526, de « pures bagatelles » (*nugas meras*) destinées à son ami Volz¹⁵. Ce dernier aurait ensuite diffusé le poème autour de lui dans les cercles strasbourgeois, ce qui aurait permis à l'éditeur du volume, Materne Hatten, d'en prendre connaissance, puis de songer à le publier plus tard, en même temps que le traité de Valeriano sur la barbe des prêtres (*Pro sacerdotum barbis*). La thématique de la barbe et les deux manières de l'aborder, d'abord un traité adressé au cardinal Hippolyte de Médicis, puis un poème de circonstance facétieux sur le ton de l'éloge paradoxal, engagent des « lecteurs érudits » (*eruditis lectoribus*)¹⁶ au savoir déjà établi et non des étudiants. Pourtant, certaines caractéristiques que l'on rattache plutôt aux œuvres à visée didactique, sont bien présentes dans le poème de Sapidus.

LA POSTURE DU PÉDAGOGUE SAVANT DANS LA *SYLVA EPISTOLARIS SEV BARBA*

Un récit privé peu propice à la mise en scène de Sapidus pédagogue

En tant que lettre privée à un ami, la *Sylva* se présente comme une œuvre écrite à la première personne du singulier, où le « je » poétique est associé à Sapidus. Paul Volz, abbé de l'abbaye de Honcourt, était « depuis longtemps très cher à [Sapidus] » (*michi longo tempore [...] charissimum*). Les deux hommes se côtoyaient depuis plusieurs années au sein de la Société littéraire de Sélestat et partageaient la même culture humaniste¹⁷. Ils se plaçaient ainsi sur un pied d'égalité, à moins qu'il faille supposer que Sapidus considérait Volz comme son aîné du fait de leur différence d'âge. Ce n'est en tout cas pas une relation descendante, où Sapidus pouvait apparaître comme un maître et s'adresser à Volz comme tel. L'humaniste insiste d'ailleurs à plusieurs reprises sur le savoir de son destinataire : *Nosti morem* (« tu connais la coutume », v. 11) et *Nescis qui [...] ?* (« Ne sais-tu pas que celui qui [...] ? », v. 730).

Le sujet traité n'est pas non plus propice à l'introduction de contenus pédagogiques ou d'épisodes d'enseignement direct. Sapidus a déjà quitté son poste de directeur à Sélestat et envoie à Volz les dernières nouvelles, dont sa dispute quelques jours plus tôt avec un tailleur de Sélestat (v. 7-650). C'est au sein de cette narration que la présence d'un Sapidus pédagogue est pourtant la plus frappante : au fil des événements de sa vie qu'il entreprend de narrer, Sapidus s'érige en professeur qui donne des leçons à ses interlocuteurs. Paul Volz n'est alors que le spectateur des aventures pédagogiques de son ami.

Sapidus pédagogue mis en scène par Sapidus poète

Dans le poème, Sapidus tente par deux fois de donner une leçon à un tiers, assumant ainsi une posture d'autorité, de supériorité même, en tant que détenteur d'un savoir à transmettre.

Le premier élève, pour ainsi dire, de Sapidus est un tailleur de Sélestat, présenté comme l'incarnation même de la bêtise humaine. Non seulement Sapidus le rapproche d'animaux –

¹⁴ Sapidus renvoie ici à Stace et à la tradition de la silve. À ce sujet, voir les travaux de Perrine Galand et notre article « La *Sylva epistolaris seu Barba*, à la croisée des genres littéraires », *Ioannes Sapidus de Sélestat (1490-1561). Vie et œuvre du poète néo-latin*, éd. J. Hirsteiner et M. Jeannot-Tirole, Turnhout, Brepols, à paraître.

¹⁵ *Apologia Ioan. Pierii Valeriani Belunen. Medicum familiae Rhetoris. Pro sacerdotum Barbis. Sylva epistolaris seu Barba Ioan. Sapidi, propter argumenti cognitionem adiecta*, Strasbourg, Johann Albrecht, 1534 (VD16 ZV 15141), fol. D4v.

¹⁶ *Ibidem*, fol. D3v.

¹⁷ M.-O. Burckel, « La Société littéraire de Sélestat », *AABHS*, 65, 2015, p. 7-33, et S. de Raguenel, *Les lettres de Paul Volz à Beatus Rhenanus (1522-1542)*, Université de Strasbourg, 2011, vol. 2, p. 292 et sqq. (thèse de doctorat non publiée).

il « aboie » comme un chien (*latrasset*, v. 47)¹⁸, « mugit en retour » comme un bœuf (*remugit*, v. 63) et a le regard torve, tel un « taureau blessé » (*tauro icto*, v. 543) – mais il lui retire aussi toute once d'intelligence et de raisonnement : il parle « avec sottise » (*inepte*, v. 47), avec inconstance (*uariis sermonibus*, v. 107) et mal à propos (*nihil ad Bacchum*, v. 62, et *mibi respondens de capis, allia danti*, « me répondant oignons, alors que je lui parlais d'ail », v. 298)¹⁹. Il ne sait pas, il entend dire : plutôt que de vérifier par la raison, il s'appuie sur les rumeurs. Le verbe *audio* (« j'ai ouï dire ») est repris en anaphore du vers 203 au vers 207. D'emblée, ce tailleur n'apparaît pas comme un élève réceptif à l'enseignement.

Face à lui, Sapidus se présente comme étant « serein d'attitude, de visage et de voix » (*gestum, uultum, uocemque serenus*, v. 53), comme il se décrit dans la narration. Plus loin, il affirme à son adversaire qu'il est « toujours studieux en toute chose » (*semper studiosus ubique*, v. 78), poussé par la recherche du savoir (*scire requisui*, « j'ai cherché à savoir », v. 79). Il se forge ainsi un *ethos* d'homme sérieux et érudit²⁰. Son habileté le pousse à compléter ce portrait grâce aux paroles de son adversaire (v. 203-210). Derrière la critique féroce du tailleur envers l'ensemble des humanistes, le lecteur découvre finalement une liste des qualités que s'arrogé Sapidus :

*Audio uos, quos captanda sitis anxia famæ
pertrahit ad libros, habiti quo nomine docti
estis et a populo, qui uobis non secus atque
bestia fastiditur iners, cœu numina culti.*

*Audio uos ipsos, inquam, sermone probatis
iam ueteri legere in scriptis, adeoque fateri
barba uiros quod prudentes, rerūmque peritos
non faciat*

J'ai ouï dire que vous, que la soif inquiète d'obtenir de la renommée
traîne vers les livres, qui à ce titre êtes tenus pour savants
et qui par le peuple, qui pour vous n'est rien d'autre qu'une bête sans art
que vous dédaignez, êtes honorés comme des puissances divines.
J'ai ouï dire que vous-mêmes, dis-je, vous lisez en une langue désormais ancienne
dans des écrits estimés et que d'ailleurs vous reconnaissiez
que la barbe, dit-on, ne rend pas les hommes avisés
ni expérimentés

Si l'on omet l'accusation d'ambition (v. 203) et le mépris envers le peuple (v. 205)²¹, le portait est plutôt à l'avantage de Sapidus : considéré comme un savant et honoré par le peuple, il a accès aux œuvres antiques par sa maîtrise du latin et du grec et dispose d'une sagesse héritée de la philosophie grecque, puisqu'il applique l'adage ancien : *barba non facit philosophum* (« la barbe ne fait pas le philosophe »).

¹⁸ L'image du chien revient plus loin : le tailleur finit par fuir la bataille comme une chienne blessée (*ueluti cani icta refugerit*, v. 77).

¹⁹ Ce sont deux adages de sens similaire pour dire « parler hors de propos ». Ils sont présents chez Érasme. Cf. Érasme, *Adages*, dir. J.-C. Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2011, 5 vol., adages n° 1357 et n° 2335.

²⁰ Bien entendu, il ne s'agit là que d'une facette de Sapidus. D'autres se dessinent au fil du poème, dont un Sapidus qui « jette de l'huile sur le feu » (*oleum infundens flammae*, v. 304), désireux d'arracher la victoire au tailleur.

²¹ On peut se demander ici à quel point Sapidus s'amuse de la situation en raillant ses propres défauts. Son mépris pour le peuple perce clairement dans l'épisode du prêtre de campagne, qui se trouve être plus loin notre deuxième exemple. Dès lors, ne faut-il pas considérer que l'ambition est un de ses traits de caractère ? La négligence notoire de Sapidus, connue par ailleurs, n'est-elle qu'une façade ? À moins que cette caractéristique de Sapidus ne lui permette de disqualifier aussitôt les attaques de son adversaire. Il est ici difficile de trancher tant le poète badine et brouille les limites entre réalité autobiographique et jeu littéraire.

Cet extrait permet de saisir la subtilité de notre auteur, qui joue sur plusieurs niveaux dans la constitution de son *ethos* : dans la narration primaire, celle qui met en jeu Sapidus écrivant à Paul Volz, c'est devant son ami qu'il se met en scène sous un jour favorable, en se dépeignant en héros face au tailleur. Dans les récits secondaires, ce sont ses interlocuteurs qu'il cherche à impressionner et ces derniers, sous sa plume, peuvent servir ses desseins. Nul doute enfin que Sapidus, au moment de corriger son œuvre avant la publication en 1534, ait également eu à l'esprit ses lecteurs, car chaque détail le met en valeur comme humaniste dépositaire d'un savoir.

La seconde scène donnant à voir un Sapidus pédagogue est plus courte (v. 697-727), mais explicite davantage l'acte d'enseigner sans le donner à voir :

*Insuper besterna quidam me nocte rogauit
sacrificus ruri, qui res hoc uenerat emptum
quod sibi dignarer rationem reddere Christi,
tot misere pressi sacerdos, se uelle libenter
declinare malo (sunt hac sua uerba) bonumque,
ut scriptura iubet, facere ac secernere lucem
a tenebris, Belial simul à dignoscere Christo.
Absona quæ dixit et nulla lege Latina.
Audiat ista Cato, quos tolleret ipse cachinnos !
Me facilem exhibui, similem flentique dolentique.
Officii memor ipse mei, solatus et inde
quantum diuina mibi tum uirtute dabatur,
explicui nodum, claroque ex ordine sacra,
qua potui breuitate tamen, mysteria dixi.
Sed mibi tam bene res cecidit quam si quis, in altis
fluminibus ceruos capturus, retia tendat
aut nassam anguillis capiundis monte reponat.* 700
710

En outre, la nuit dernière, un certain prêtre de campagne,
qui était venu ici faire des achats, me demanda
de consentir à lui rendre compte du Christ,
misérablement opprime par tant de siècles : il voulait de bon gré, me dit-il,
se détourner du mal et faire le bien,
comme l'ordonne l'Écriture, et séparer la lumière
des ténèbres, distinguer en même temps Bérial du Christ.
Ce qu'il dit était discordant et dans un latin sans aucune règle.
S'il entendait ce misérable discours, de quels rires Caton lui-même éclaterait !
Je me montrai affable, partageant ses larmes et sa souffrance.
Me souvenant de mon devoir et de là l'ayant consolé
autant qu'il m'était alors donné par la puissance divine,
je démêlai le noeud du problème et dans un ordre clair
avec la brièveté dont je pus cependant faire preuve, je lui dis les mystères sacrés.
Mais la chose s'est terminée pour moi aussi bien que si quelqu'un, désireux de
capturer dans les profondeurs d'un fleuve des cerfs, tendait des filets
ou plaçait une nasse pour attraper des anguilles en montagne.

Ce deuxième élève n'est pas plus prometteur que le premier, malgré son désir d'apprentissage. Sapidus le présente comme un prêtre à l'éducation latine rudimentaire et se moque de ses erreurs qui lui vaudraient d'être la risée de Caton. On assiste toutefois à la métamorphose de Sapidus : plutôt que de dévoiler les moqueries que lui inspirent les barbarismes de son interlocuteur, l'humaniste se présente sous le jour d'un homme affable (*facilem*, v. 706), guidé

par son devoir. On le voit ici, avec bienveillance, se lancer dans les explications souhaitées par son élève improvisé, avec ordre, clarté (*claro ex ordine*) et esprit de synthèse (*breuitate*). Comme pour le tailleur, c'est à l'ignorance de l'élève que revient l'échec de l'enseignement : son esprit n'était pas à même de saisir ce que Sapidus lui enseigne, comme l'illustre le poète avec une longue série d'*adynata* (v. 711 et *sqq.*) et sa sentence finale (v. 725-727), qui compare le prêtre à un malade incurable :

*Spem posuit medicus, si cessat cura medendi,
iāmque diu uetitis sinit agrum largiter uti :
sic quoque sacrificum sibi nos dimisimus illum.*

Le médecin a perdu espoir si le traitement n'agit pas,
et déjà depuis longtemps permet au malade de faire un large usage des interdits :
c'est ainsi aussi que nous avons abandonné ce prêtre à lui-même.

Ce n'est donc pas un maître devant sa classe qui est ici décrit, mais un pédagogue malgré lui dans deux scènes de sa vie quotidienne, au fil de ses rencontres avec des hommes ignares. Derrière le besoin de rétablir la vérité, sur la barbe et sur le Christ, se cache une dimension religieuse indéniable, surtout dans le deuxième épisode (v. 708) : la transmission du savoir est l'une des missions que Dieu a confiées aux hommes. Sapidus aide ainsi son prochain à cheminer vers la vérité. L'échec de son enseignement n'éclipse pas ses mérites de bon chrétien et de bon professeur.

LA MÉTHODE PÉDAGOGIQUE DU PROFESSEUR SAPIDUS

Outre la manière dont Sapidus se présente, il est intéressant d'étudier son discours tel qu'il est rapporté dans la narration, car il nous révèle ce que pouvait être sa méthode pédagogique face à ses élèves. Pour rappel, seul le discours tenu au tailleur a été conservé, avec bien sûr toutes les déformations et les ajouts qui sont propres à la retranscription *a posteriori* d'une discussion.

La maïeutique sapidéenne

La leçon du tailleur se résume ainsi : il lui faut comprendre que la barbe est la parure distinctive du sexe masculin, donnée par Dieu aux hommes. Pour cela, Sapidus écoute ses arguments et lui répond, avançant petit à petit dans la déconstruction de ses idées reçues. C'est donc sous la forme d'un dialogue que la leçon se présente, avec un double niveau d'apprentissage : pour le tailleur qui fait l'expérience de la maïeutique de Sapidus, puis pour le lecteur qui s'immerge dans cette leçon dialoguée et acquiert par sa lecture de nouvelles connaissances.

Le modèle de Socrate a perduré jusque dans la pédagogie humaniste : comme le souligne Mathieu Ferrand, « le dialogue scolaire était, depuis la fin du XV^e siècle, l'un des moyens privilégiés pour apprendre dès les plus petites classes le latin comme une langue vivante²² ». Véritable outil pédagogique pour améliorer le style et enrichir le lexique, le dialogue pouvait prendre la forme d'une discussion entre maître et élève, mais aussi entre élèves, autour d'une thématique précise. Selon le niveau de l'élève, les répliques étaient plus ou moins longues, plus ou moins poussées. On pouvait lire des dialogues philosophiques très techniques,

²² M. Ferrand, « Le théâtre des collèges, la formation des étudiants et la transmission des savoirs aux XV^e et XVI^e siècles », *Camenulae*, 3, 2009, p. 7.

comme ceux de Lefèvre d’Etaples, par opposition à des dialogues plus accessibles pour les jeunes élèves et centrés sur la vie courante, comme ceux de Mathurin Cordier.

Dans l’épisode de la querelle sur la barbe, la narration est très présente jusqu’au vers 53, avant de s’éclipser presque totalement pour laisser le dialogue s’installer. On la retrouve seulement sur un vers ou deux, afin de distribuer la parole entre le tailleur et Sapidus avec de courtes expressions introductrices de ce genre : *Intulit ille* (« Lui mit en avant », v. 160), *Finieram. Ille parum mussans, sic denique fatur* (« J’avais fini. Lui, marmonnant un peu, parle enfin ainsi », v. 202) ou encore *Dixerat hac, iterum cui talibus obuio uerbis* (« Il avait dit cela et à nouveau je m’oppose à lui avec de telles paroles », v. 216). Nous avons comptabilisé en tout 532 hexamètres de paroles rapportées au discours direct, 47 pour le tailleur, contre 485 pour Sapidus. L’humaniste domine la parole en parlant plus longuement, avec 237 vers pour sa plus longue réponse (v. 305-541)²³. Ce n’est pas surprenant dans la mesure où les dialogues laissent toujours davantage la parole aux professeurs et aux détenteurs du savoir à transmettre, plutôt qu’à leurs contradicteurs et faire-valoir. L’élève-lecteur pouvait davantage s’appesantir sur le contenu à assimiler.

Un discours argumenté et construit

Étudier toute l’argumentation de Sapidus et la construction de son discours dépasserait le cadre de cet article. Nous mentionnerons seulement quelques éléments, comme l’importance de l’hypotaxe : pour un texte poétique, les mots coordonnants sont nombreux et insistent sur la logique de l’argumentation. Sur un échantillon d’une trentaine de vers (v. 122-159), voici les marqueurs utilisés par Sapidus face au tailleur : *quin* (v. 126, 153), *nam* (v. 129), *item* (v. 132), *donec* (v. 134), *sed* (v. 136, 140, 147, 158), *at* (v. 137), le balancement *ita… ut* (v. 141-142), *hinc* (v. 143) et enfin *præterea* (v. 155)²⁴. L’adverbe *hinc* est d’ailleurs un marqueur récurrent dans la bouche de Sapidus, particulièrement mis en avant dans une longue anaphore (v. 313-323) où il est repris en tête de sept vers.

La construction du discours est également évoquée par Sapidus lui-même. Lorsqu’il achève son discours, il cherche à partir après ce qui s’apparente à une péroraison (*bis peroratis*, v. 541). La démarche réflexive du professeur le pousse à commenter la solidité de ses propres arguments (*quod plus facit hic*, « ce qui fait plus sur ce point », v. 353) ou à verbaliser son action (*Hoc addam*, « j’ajouterais ceci », v. 357 et 368). Sa parole apparaît doublement efficace pour l’enseignement : par sa forme pédagogique d’une part et par sa réflexivité qui invite à la percevoir d’autre part.

La prolepse

Expliquer une idée par le biais d’arguments et de raisonnements ne suffit pas. Le rôle de l’enseignant est aussi d’anticiper les difficultés rencontrées par les élèves et donc de réfuter par avance les erreurs les plus courantes. Sa tâche n’est pas sans rappeler celle de l’orateur qui doit démontrer le vrai, tout en réfutant le faux de son adversaire. À de nombreuses reprises, en pédagogue alerte, Sapidus anticipe les contre-arguments du tailleur (*Quid dices, scio*, « Que diras-tu, je le sais », v. 452) et l’invite plutôt à l’écouter (*Audi*, « Écoute », v. 171). Au moment de citer le Christ barbu, Sapidus sait déjà qu’on va lui opposer l’idée que les représentations du Christ ont transmis une fausse image (v. 452). Il peut ainsi rappeler que Jean-Baptiste et les autres disciples de Jésus étaient tous barbus.

²³ La plus grande réponse du tailleur fait 13 vers (v. 203-215).

²⁴ Son interlocuteur n’est pas exempt de logique sur le plan formel : *nam* (v. 116) et *sic quoque* (v. 119) pour sa réponse des vers 114-120. Sapidus ne semble pas avoir cherché à le ridiculiser par son langage.

Le charme du concret : exemple, comparaison et adynaton

Un bon pédagogue veille aussi à adapter son discours au niveau de ses élèves. Tout est fait pour rendre le raisonnement plus accessible. Pour Sapidus, les exemples sont justement les preuves qui permettent à l'homme d'accepter une vérité. Sa stratégie pour convaincre le tailleur passe donc en grande partie par leur utilisation, comme il l'affirme aux vers 436-438 :

*At præstat pro barbitio proferre gerendo
panca, sed, ut spero, quæ non ambagibus ullis
persuasura tuum sunt exemplaria pectus [...].*

Cependant, il vaut mieux présenter des exemples en faveur du port de la barbe en petit nombre, mais qui, comme je l'espère, sans aucun détour seront à même de persuader ton cœur [...].

Il revient au professeur de sélectionner avec soin un petit nombre d'exemples choisis pour leur pertinence afin de ne pas surcharger l'élève.

Sapidus invite ailleurs son élève à se projeter dans des situations qu'il lui soumet : *Exemplo tibi sit* (« Prends cet exemple », v. 234), *Accipe pro non finitis lætale uenenum / exemplis* (« Prends comme exemple parmi d'autres un poison mortel », v. 349-350) ou encore *Fac aliquis [...] amicus* (« Imagine qu'un ami [...] », v. 390). Revenons plus en détail sur l'exemple du poison mortel. Sapidus cherche à démontrer que tout ce qui existe a une utilité. Il utilise ainsi le poison pour souligner que ce qui peut tuer, lorsqu'il est associé avec des plantes médicinales spécifiques, peut également sauver l'homme : si même un poison est utile, alors par comparaison la barbe possède elle aussi une utilité²⁵. Or, les rognures de barbe, elles, ne servent à rien, preuve s'il en fallait que la barbe a été créée pour être portée et non pour être rasée.

Le charme du concret chez Sapidus se poursuit avec les longues listes d'*adynata* qu'il se plaît à glisser au sein de la *Sylua*, comme aux vers 283-289 et aux vers 711-717. Le concret est sans cesse convoqué sous les yeux de son lecteur-élève pour illustrer ses propos de manière claire et simple. Avec de tels procédés, son œuvre n'est pas seulement le récit rapporté d'un discours d'enseignement improvisé, mais aussi un modèle d'écriture riche en apprentissages.

UN MODÈLE D'ÉCRITURE

Au-delà des discussions entre Sapidus et ses deux élèves, l'enseignement continue à percer au cœur même de l'écriture de l'humaniste, avec la présence de différents traits associés aux œuvres pédagogiques.

Les adages

Nous relevons tout d'abord l'utilisation abondante d'adages, qu'il s'agisse de proverbes populaires allemands identifiés comme tels²⁶ ou surtout d'adages latins tirés de l'œuvre

²⁵ Sapidus la détaille aux vers 367 et sgg.

²⁶ Sans entrer dans le détail des proverbes allemands utilisés, nous ne citerons qu'un exemple : *barba alitur, mala significatio facti / criminis (ut uulgo perhibent) olīmne patrandi* (« sa barbe croît, signe funeste d'un crime commis (comme on le raconte communément) ou à accomplir un jour », v. 163-164). Dans cette parole rapportée attribuée au tailleur, Sapidus renvoie au proverbe allemand *Wer den Bart lässt wachsen, der hat verrathen oder wil verrathen* (« Celui qui laisse pousser la barbe a trahi ou veut trahir »). Sur ce proverbe allemand, voir F. K. W. Petri, *Der Teutschen Weissheit*, Hambourg, von Ohr, 1605 (VD17 3:609246S), fol. Eee v r, exemplaire L.eleg.m. 598 g de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, disponible au lien suivant : <https://mdz-nbn-bibliotek.de/record/MDZ-NBN-598g>.

d'Érasme. Ils peuvent être compris pour leur simple dimension plaisante, dans l'objectif de créer une forte connivence entre Sapidus et son destinataire, Volz et tout lecteur après lui. Pour autant, dans son étude des expressions proverbiales au sein de l'*Anabion*, pièce à la dimension scolaire bien attestée, Florian Schaffernath indiquait que les proverbes pouvaient remplir une « fonction rhétorique et pédagogique » en donnant à voir « la qualité de l'éducation rhétorique que [l'école] dispense à ses élèves »²⁷. L'enseignement des adages faisait en effet partie des programmes scolaires et permettait aux élèves d'acquérir du style, lorsqu'ils étaient utilisés à propos.

Or ce trait d'écriture se retrouve aussi dans la *Sylua*. Ce sont au moins 41 adages érasmiens qui inspirent le poète, soit un adage tous les 18 vers en moyenne. La culture humaniste est ici un intermédiaire entre l'Antiquité et l'époque moderne : Sapidus cite les *Adages* d'Érasme, et derrière lui les grands auteurs classiques. Le poème se fait médiateur culturel en réactualisant le savoir ancien sous une forme facilement compréhensible. Sapidus, même en dehors de tout contexte scolaire, perpétue bien l'enseignement qu'il donnait à ses élèves.

Les anecdotes historiques et les connaissances transmises

Comme nous l'avons vu plus haut, le professeur improvisé Sapidus recourt à de nombreux *exempla* pour convaincre son adversaire-élève. Ce sont bien souvent des *exempla* mythologiques et historiques pour démontrer l'intérêt de la barbe, si bien que le poème peut se concevoir comme une liste de connaissances issues de l'Antiquité. Là encore, l'expérience professorale de Sapidus intervient. L'exemple le plus évident est la présence de deux anecdotes empruntées à Valère Maxime, que Sapidus avait mis au programme à Sélestat en 1520²⁸. Aux vers 525 et suivants, l'humaniste détaille l'histoire du tyran de Sicile Denys, qui avait si peur de se faire égorgé qu'il refusait qu'on lui taille la barbe. Il préférerait demander à ses filles de lui brûler les poils avec des écorces de noix chaudes (*Faits et dits mémorables*, IX, 13 ext., 4). Ce même tyran avait également arraché la barbe d'or du dieu Esculape à Épidaure, s'attirant les foudres divines (*ibidem*, I, 1 ext., 3). Ces deux passages étaient fort éloignés chez Valère Maxime, malgré leur double lien thématique : la barbe et le personnage de Denys de Syracuse. Pourtant, Sapidus les relie et les soumet à l'intelligence de son lecteur. On peut supposer que les auteurs qu'il étudiait en classe venaient plus volontiers à l'esprit de Sapidus au moment de composer, du fait des heures passées à les présenter et à les expliquer devant ses élèves.

La maîtrise de la langue et de son ornement

Sans conteste, Sapidus maîtrise la langue. Il se présente comme un héros de l'éloquence qui poursuit de ses joutes verbales son adversaire réduit au silence : *sequor hoc sermone tacentem* (« je poursuis par ce discours le silencieux », v. 556). L'hyperbole n'est pas loin pour signifier la toute-puissance de sa voix, habilement atténuée par le nous de modestie : *est bellum contra quod gessimus hostem, Paule, tuum, quod [...] non armis manuum, sed uocis adorti uicimus* (« c'est la guerre que nous avons menée contre ton ennemi, Paul, et que [...] après avoir attaqué non

resolving.de/urn:nbn:de:bvb:12-bsb10576662-0 et K. F. W., Wander, « Bart », *Deutsches Sprichwörter-Lexikon*, Leipzig, Brockhaus 1867, vol. 1.

²⁷ F. Schaffernath, « Sprichwörtliche Redensarten in Sapidus' *Anabion* », *Ioannes Sapidus de Sélestat (1490-1561) Vie et œuvre du poète néo-latin*, éd. J. Hirstein et M. Jeannot-Tirole, Turnhout, Brepols, à paraître. La citation originale est en allemand : « Für ihn erfüllten die Sprichwörter eine rhetorisch-pädagogische Funktion. [...] Sie geben so der Schule, die sich hier einer breiteren Öffentlichkeit vorstellte, die Möglichkeit zu beweisen, wie gut die rhetorische Bildung ist, die sie ihren Schülern angelehnen lässt ».

²⁸ Pour la lecture de Valère Maxime par Sapidus, voir M. Jeannot-Tirole, « Nouveaux aspects de la biographie de Sapidus ». Pour l'édition utilisée et les passages en question, voir *Dictorum et factorum memorabilium libri novem...*, Strasbourg, Mathias Schürer, 1518 (VD16 V 135), fol. Vr et CLXXVIIv.

pas armé de nos mains, mais de notre voix nous avons remportée », v. 629-632). Ailleurs, le tailleur « clame que ces arguments ne peuvent être détruits par nul ornement verbal » (*hac nullis posse argumenta reuelli / uerborum phaleris clamat*, v. 165-166), reconnaissant ainsi indirectement que la parole de Sapidus se caractérise par l'éclat de ses mots. L'humaniste donne aussi un cours de style, au-delà du contenu de ses propos, et se propose comme modèle d'éloquence à imiter, dans le cadre de *progymnasmata*.

Un modèle d'écriture lié aux progymnasmata

La *Sylua epistolaris seu Barba* se présente par certains aspects comme une somme de différents *progymnasmata*, exercices scolaires à visée rhétorique. En tant que discours d'éloge paradoxal sur la thématique de la barbe, Sapidus propose de faire de la dialectique, avec thèse, antithèse et synthèse : la barbe est tantôt valorisée, tantôt dépréciée, tout comme son opposé, le rasage, avant une pirouette conclusive habile offrant au lecteur la synthèse attendue, prise en charge par Sapidus (v. 576-612). Le tout est présenté sous une forme poétique pour exercer sa plume à l'hexamètre dactylique, avec un travail sur le ton humoristique et didactique attendu.

La complexité est encore augmentée par la multiplicité des genres et la manière de les agencer au sein de l'œuvre. La querelle sur la barbe se présente essentiellement comme un dialogue, inséré dans un récit, lui-même au sein d'une lettre privée. Sapidus propose ainsi un modèle de lettre et de dialogue, au-delà de l'éloge paradoxal. L'emboîtement des genres fait de la *Sylua* un exercice périlleux, véritable modèle d'écriture à même de démontrer les qualités littéraires de Sapidus, mais aussi ses compétences pédagogiques en érigéant un exemple aux nombreux potentiels.

Ainsi, même lorsque Sapidus n'écrit pas pour ses élèves, ses habitudes de pensée et d'écriture restent imprégnées de pratiques pédagogiques et d'intentions didactiques. Non seulement Sapidus s'érite en professeur malgré lui face à deux piètres élèves, mais il n'hésite pas à détailler sa pratique pédagogique face au tailleur, dévoilant sa maïeutique, sur fond de discours argumenté et illustré. L'éloquence de l'ensemble offre finalement un véritable modèle à son lecteur-élève, qui ne peut que sortir plus érudit de cette leçon d'écriture qu'est la *Sylua*.

BIBLIOGRAPHIE

JEANNOT-TIROLE, M., « La *Sylua epistolaris seu Barba*, à la croisée des genres littéraires » et « Nouveaux aspects de la biographie de Sapidus : l'apport des archives », *Ioannes Sapidus de Sélestat (1490-1561). Vie et œuvre du poète néo-latin*, éd. J. Hirstein et M. Jeannot-Tirole, Turnhout, Brepols, à paraître.

JEANNOT-TIROLE, M., « Un poème humaniste né de l'héritage antique : la *Sylua epistolaris seu Barba* de Ioannes Sapidus (1490-1561) », *Regards sur la perception : de l'expérience au linguistique*, éd. A. Kananovich, R. Y. Belem, C. Lacassain, F. Marsac, B. Vaxelaire et G. Kleiber, Mons, Éditions du CIPA, 2025, p. 209-224.

HIRSTEIN, J., « Sapidus (Johannes) (1490-1561) », *Centuria Latinae II : Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières à la mémoire de Marie-Madeleine De La Garanderie*, éd. C. Nativel, Genève, Droz, 2006, p. 759-766.